

Souvenirs anglophiles d'un Inrockuptible

Ancien journaliste du magazine, Jean-Daniel Beauvallet raconte sa vie musicale des deux côtés de la Manche

LIVRE

Pour un footeux fan des Reds de Liverpool, ce titre s'imposait. Même s'il est peu question de ballon rond et essentiellement de musique dans les souvenirs réunis par Jean-Daniel Beauvallet, qui a été pendant plus de trente ans le chef d'orchestre de cette rubrique dans le magazine *Les Inrockuptibles*. «Passeur», ce journaliste aux enthousiasmes contagieux grâce à une plume drôle et incisive l'a été probablement davantage que ses confrères pour avoir défendu le pop rock indépendant bien avant qu'il ne s'impose dans notre pays. Surtout si sa provanance est le Royaume-Uni.

«*Je suis né le jour où j'ai enfin traversé la Manche*», écrit ce fils d'un directeur d'hôpital à Chinon (Indre-et-Loire), tôt entré en rébellion contre le jazz du paternel avec son badge de The Clash. Les goûts de l'adolescent se structu-

rent avec cohérence autour de la galaxie David Bowie-Brian Eno-Kraftwerk, une modernité européenne à laquelle s'ajoutent logiquement les précurseurs new-yorkais du Velvet Underground. «*Je rêve de minimalisme, de soustraire plutôt qu'ajouter*», explique Beauvallet – et l'on s'étonne qu'à la place du soporifique Max Richter il ne s'arrête plutôt sur le pionnier Erik Satie. Son récit, en 26 chapitres resserrés comme des singles, mêle au périlleux exercice de l'autoportrait, auquel il se prête sans se ménager, des réflexions sur le milieu musical, ses admirations et rencontres (Bowie, Björk, Happy Mondays, Jeff Buckley ou Lou Reed, un chapitre étant consacré à son album *Berlin*). En distillant, à son habitude, sensibilité et vacherie.

C'est sous la casquette de DJ que sa carrière débute quand il installe une discothèque au sous-sol de la maison familiale tourangelle. Il tâte de la radio et parvient

à faire publier un article dans *Libération*. Le quotidien tentera plus tard de l'enrôler, mais son destin est alors indissolublement lié aux *Inrockuptibles*, depuis sa rencontre en 1986 avec le fondateur Christian Fevret. Dans les colonnes du journal s'exprimera la «*dernière génération de critiques musicaux qui parlent de disques que personne ne peut entendre ou presque*». Pour faire partager directement leurs découvertes, *Les Inrocks* montent dès 1988 la première édition d'un festival bientôt itinérant, qui accueillera les débuts français de Blur, Oasis, The White Stripes, Elliott Smith ou MGMT.

Sens de l'autodérision

Au mensuel, dont la réputation se fonde sur de longs entretiens que lui-même pousse jusqu'à la «*confession*», Beauvallet fait profiter de sa connaissance unique de la scène britannique pour avoir déjà longtemps séjourné à

Newcastle, Liverpool et Manchester. Les deux dernières villes, éternelles rivales que séparent moins de 50 kilomètres, font l'objet de pages magnifiques, en forme de déclarations d'amour. Le cœur penchant à l'évidence en faveur de Manchester, berceau de Joy Division et des Smiths, pour les nuits passées à The Hacienda, épice de la scène de «*Madchester*» qui réalisera la synthèse entre le rock insulaire et la house music avec The Stone Roses et Happy Mondays. Désormais, la vie du *Frenchie* sera «*rythmée par les concerts et les sorties de singles ou d'albums*».

La ligne des *Inrockuptibles* rompt clairement avec le «*journalisme gonzo*», porté par des disciples de l'écrivain américain Hunter S. Thompson et englué dans la mythologie «*sex, drogues et rock'n'roll*». Beauvallet règle ici quelques comptes avec les «*demi-mondains*» sectaires de Paris, et son sens de l'autodé-

Liverpool et Manchester font l'objet de pages magnifiques, en forme de déclarations d'amour

risation se mâtine de paranoïa quand il constate que «*des fanzines rock à la vieille garde de la rock critique, Les Inrocks était détesté: on n'avait encore jamais vu un journaliste musical porter un velours côtelé*».

L'auteur ne cache pas avoir mal vécu, dans un premier temps, le passage du mensuel à un hebdomadaire ouvert aux sujets de société – «*Je ne supportais pas, après des années de liberté et d'autonomie, de devoir rendre des comptes*

à des nouveaux». Sa migration à Brighton en 1996 l'éloigne des conflits agitant un titre qui perd de l'argent. On regrettera à ce sujet que «*JD*» ne dise mot de la couverture polémique consacrée à Bertrand Cantat en 2017 – il signa l'entretien avec l'ex-chanteur de Noir Désir, condamné pour avoir tué en 2003 sa compagne, l'actrice Marie Trintignant. Cet épisode révéla une fracture générationnelle au sein du lectorat. C'était deux ans avant que Beauvallet ne quitte la rédaction, atteint de la maladie de Parkinson. L'épreuve est brièvement et pudiquement mentionnée dans les dernières lignes de son livre. «*Always explain, never complain*», «*toujours expliquer sans jamais se plaindre*», pour détourner la devise victorienne. ■

BRUNO LESPRIT

Passeur, de Jean-Daniel Beauvallet, Braquage, 280 pages, 22 euros.

«Aria da capo», une ode musicale à la jeunesse

Le spectacle de Séverine Chavrier est porté par quatre adolescents pleins de fougue

MUSIQUE

La fameuse phrase de basson qui ouvre *Le Sacre du printemps*, de Stravinsky, quelques bribes du *Concerto pour violon*, de Tchaïkovski : sur scène, quatre musiciens, le visage recouvert d'un masque de vieillard, claqueront bientôt leurs chaises pliantes, chassés par les barrissements du trombone. Le ton est donné. De cet exercice de l'ambivalence, entre foi brûlante et désir de destruction, Séverine Chavrier a tiré *Aria da capo*, qui met en images, en émotions et en polyphonie de manière organique, la vie de quatre adolescents promis à la musique, comme à un sacerdoce.

Guilain, Adèle, Areski et Victor sont tromboniste, chanteuse et pianiste, violoniste et bassoniste. Ils sont beaux. La même fureur de vivre habite ces jeunes âmes, dont les corps s'émeuvent d'un éveil sexuel aux pulsions plus ou moins crues. Leur répond en filigrane la sérénade séductrice et prédatrice du *Don Giovanni*, de Mozart («*Deh, vieni alla finestra*»).

Créé dans le cadre du festival Musica au Théâtre national de Strasbourg, en septembre 2020, le spectacle, conçu par la directrice du CDN Orléans/Centre-Val de Loire, était, cet automne, à Cergy-Pontoise (Val-d'Oise) et au Théâtre de l'Athénée, à Paris, avant de terminer l'année au Théâtre Roger-Barat d'Herblay-sur-Seine (Val-d'Oise).

Trois écrans, deux à cour et à jardin, un plus grand placé au front de la scène, rythment l'espace, lui-même scindé en deux cages transparentes, que prolongent les quelques chaises vides d'un orchestre fantôme, en fond de plateau. C'est dans ces espaces clos, debout, assis, le plus souvent couchés à même le sol, que les quatre

artistes en herbe (qui en fument aussi) vont se livrer à une partition de simulacres.

«*La musique, le sport, les nanas, il y a beaucoup de points communs*», lâche l'un d'eux. Tous sont habités par cette rage de vivre qui fait exploser en vol des ballons bourrés de confettis et détruit les pianos à coups de barre de fer. La musique fait partie intégrante du travail de Séverine Chavrier, elle-même musicienne venue au théâtre. Standards classiques – dont certains, signifiants, tels les *Variations Enigma*, d'Elgar (une musique qui fait mal), Mozart (à qui sera envoyée une lettre), Mahler (la «*Marche funèbre*» de la *Symphonie n° 1* sur la comptine *Frère Jacques*, qui mêle la mort à l'enfance) –, mais aussi jazz (blues), chanson yiddish et musique électronique composent un kaléidoscope que contrepointent images d'archives musicales et filmage en direct des protagonistes à l'aide de caméras ou de smartphones.

Peur de mourir trop vite

De ces petits d'homme en passe de le devenir fustent des jugements aussi amusants que péremptoirs : la *Turangalla-Symphonie*, de Messiaen ? «*Une petite clope*». Les quatuors de Beethoven ? «*C'est pour les quadras: le degré de résignation...!*» La musique les exalte et les contraint, leur brûle l'âme et les doigts, distille la peur de mourir trop vite – et peut-être est-ce là le seul écueil du spectacle, parfois un peu bavard et complaisant. Reste une passionnante plongée dans les méandres du cœur humain, dont le théâtre d'apprentissage de Séverine Chavrier a su rendre la force et la grâce dans une captivante mise en œuvre tour à tour drôle, émouvante, passionnelle, et ce qu'il faut de dérangeant. ■

MARIE-AUDE ROUX

Aria da capo, de Séverine Chavrier. Le 10 décembre à 20 h 30 au Théâtre Roger-Barat, à Herblay-sur-Seine (Val-d'Oise).

«HUIT ANS D'UN AMOUR INSENSÉ, ICI RÉVÉLÉ AVEC UNE INFINIE DÉLICATESSE.»

Stéphane Ehles, *Télérama*

«Un projet littéraire qui déjoue tous les pièges, un livre brûlant.»
Marion Ruggieri, *ELLE*

«Une histoire incroyable sur un homme, président de la République, dont on pensait tout savoir.»
Anne-Elisabeth Lemoine, *France 5*

«Captivant et troublant. Un très beau livre.»
Vincent Trémolet de Villers, *Le Figaro*

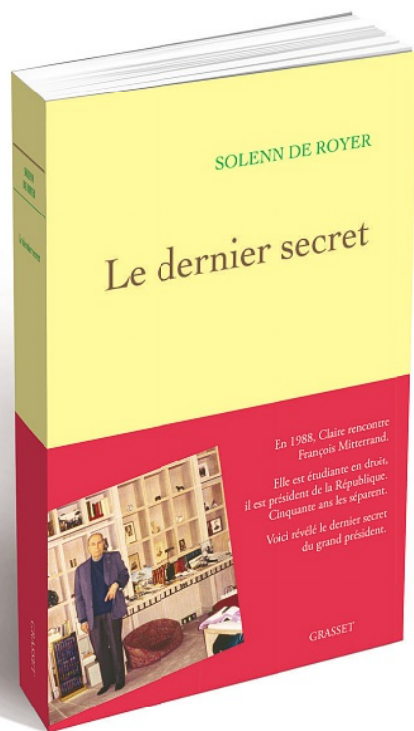
«Une aventure littéraire exceptionnelle.»
Eric Mandonnet, *L'Express*

«Puissant et bouleversant, ce récit raconte aussi la fin d'un règne.»
Pauline Conradsson, *Le Parisien*

«Digne, romanesque...»
Olivia de Lamberterie, *France 2*

«Un livre people ? Absolument pas, un opus éminemment littéraire. La force et le talent d'un écrivain.»
Maurice Szafran, *Challenges*

DANS TOUTES LES LISTES DE MEILLEURES VENTES



En 1988, Claire rencontre François Mitterrand. Elle est étudiante en droit, il est président de la République. Cinquante ans les séparent. Voici révélé le dernier secret du grand président.

GRASSET

La même fureur de vivre habite ces jeunes âmes, dont les corps s'émeuvent d'un éveil sexuel aux pulsions plus ou moins crues